

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 56, numéro 2, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104641ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104641ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1988). Pages de Journal. *Assurances*, 56(2), 321–334.
<https://doi.org/10.7202/1104641ar>

Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

Nice, 7 février 1985

En vacances au Mexique, Jacques et sa femme voient arriver, à un moment donné sur la plage, une jeune femme qui titube et pleure. Avec des gens qui sont là, ils la réconfortent et partent avec elle à la recherche du mari. On le retrouve dans le petit bois, à l'arrière de la plage, à la recherche des voleurs qui ont pris leurs effets, l'argent, les lunettes même.

321

Le lendemain, Jacques est en excursion de pêche avec le mari et la femme. À un moment donné, le mari, qui est de Vancouver, pose une question à propos des difficultés que la province de Québec a à ce moment-là. Il ajoute, mais sans insister : « Ne seriez-vous pas, par hasard, un des motifs de ces difficultés ? » « En partie », répond l'autre et la pêche continue sans qu'il ne soit plus question de rien. On n'est pas là pour discuter de politique, mais pour pêcher le gros poisson qui, ce jour-là, se fait rare.

8 février

Ce matin, dans *Le Figaro*, une caricature représentait Marianne, Georges Marchais et le chef de la délégation socialiste au vingt-cinquième congrès du parti communiste. Marchais est revêtu de l'armure du chevalier. En le regardant, Marianne dit : « Tiens, le chevalier Braillard ». De son côté, le socialiste affirme : « Non, c'est le connétable du déclin ». La plaisanterie est facile, mais elle souligne les difficultés de Georges Marchais dans son parti qui est sur le déclin.

Au cours d'un discours de cinq heures, Marchais s'est écrié : « (Mitterrand est) l'homme de la gestion de la crise au profit du grand capital ». Quand on sait ce que les capitalistes pensent de Mitterrand et de son régime, on rigolerait doucement, si la situation du pays n'était pas aussi grave.

Le président de la République demande l'union de tous les partis, devant la situation actuelle. Il a raison, mais comment peut-on obtenir la collaboration de chacun, après les nationalisations, l'imposition des grosses fortunes et tout le reste ? C'est presque se moquer, même si le président est dans son rôle en demandant l'unité. N'est-ce pas dire : « J'ai dépouillé beaucoup d'entre vous, mais je compte bien que vous continuerez à collaborer avec moi pour le bien commun » ?

C'est la vieille lutte du dépossédé et du possédant nouveau.

322



Entendu cet après-midi un quatuor de trombones. C'est le deuxième auquel j'assiste en constatant, encore une fois, que si le trombone a sa place dans un orchestre, on doit, au concert, lui faire jouer la musique qui lui convient : Bach, par exemple, mais pas n'importe quoi. Autrement, on a l'impression d'un éléphant dans une boutique de porcelaines.



Gibraltar : grille ouverte et reprise des relations entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, note un journal. Cela veut dire que l'on peut à nouveau passer du rocher au territoire espagnol par la voie de terre. Depuis des années, on ne pouvait le faire librement parce que l'Espagne avait décidé d'isoler la colonie britannique du reste de la presqu'île ibérique, tant qu'à Londres on ne serait pas décidé à discuter un statut nouveau pour Gibraltar.

Les pourparlers étant commencés à Genève, la grille est ouverte et les relations normales ont repris.

Il y a des années, au cours d'un voyage en Espagne, on avait permis à notre car d'entrer dans la péninsule, mais on avait changé de chauffeur. Je me souviens que le nouveau nous avait demandé de passer en contrebande des chemises qu'il avait achetées en pays britannique. Comme nous n'étions pas enthousiastes, il avait chargé quelqu'un d'autre de lui rendre ce petit service. Nous ne voulions pas être pris dans une affaire de contrebande ou peut-être de drogue. . . Sait-on jamais !

9 février

De tous les côtés, on attaque le président Mitterrand et son gouvernement. Je n'aime pas cette action concertée sans une véritable analyse des faits, comme le font trop souvent les journaux chez nous. Ils attaquent à fond de train et, deux ou trois jours plus tard, si la pression est trop forte ou l'erreur trop flagrante, ils corrigent dans un coin du journal où la mise au point est à peine visible. Fort heureusement, il y a chez nous de grands journalistes tels Michel Roy à *La Presse* et Jean-Louis Roy au *Devoir*. Mais comme ils sont peu nombreux, à la *Gazette*, où l'on obéit à des instructions dont l'origine et le sens ne varient guère : taper aussi dur que possible sur le gouvernement, soit provincial, soit fédéral, quitte à nuancer, si la réaction est trop forte.

323

~

On rappelle en ce moment les accords de Yalta. Chacun y va de ses commentaires et de ses anecdotes : Anthony Eden mangé par les puces et l'aviation américaine faisant venir des bombes de D.D.T ; palais de Yalta en marbre, splendide, mais ayant une seule salle de bain à l'étage. C'est là, dit-on, qu'habitait le Tsar autrefois. Par désir de sécurité, il changeait de chambre chaque soir. Venus d'un grand hôtel à côté du palais, les meubles avaient été disposés dans les chambres un peu avant la conférence, etc., etc.

~

Ce qu'il faut retenir, ce n'est pas, semble-t-il, que l'Europe a été divisée au cours de la conférence, mais que, déjà installés dans certains pays de l'Ouest, les Russes ne voulaient pas en sortir et les Américains n'étaient pas prêts à les en chasser. Comme cette conférence a marqué profondément le sort de l'Europe par la suite !

Quand on évoque la Conférence, on pense surtout au président américain, rendu à un point extrême d'usure physique et affreusement diminué, en face d'un Staline vigoureux et tenace.

~

En Suisse, au cours d'une conférence, M. Raymond Barre aurait dit, d'après *Nice-Matin* : « On assiste, dans beaucoup de pays européens, à un développement excessif du rôle des syndicats dans

l'économie moderne. Il ne faut pas liquider les syndicats : ce serait la pire des erreurs, mais il faut clarifier les règles du jeu ».

Je communique la note à Jacques pour lui montrer ce que pense actuellement l'un des chefs de la pensée économique en France. Il est vrai que, devant la mise en scène du vingt-cinquième congrès communiste, on est impressionné, même si la faveur du parti communiste français diminue. Elle s'exprime par un pourcentage décroissant du vote à toutes les élections. Comme je le notais précédemment, en un discours de cinq heures, M. Marchais a tenté de rejeter la faute sur le parti socialiste.

324



Ah ! entendre autre chose que des discours sur la politique française. . . Il est vrai qu'hier soir, nous avons pu assister à la première partie du film de Martin Gray. Le film est intéressant, même si l'on sent en filigrane l'acteur-auteur qui tire le maximum d'une existence terrible, il est vrai. Commencée dans l'horreur de Varsovie pendant la dernière guerre, l'existence de Martin Gray s'est poursuivie dans le bouleversement de sa vie familiale, si heureuse jusque-là.

Alice, qui le connaît, lui avait mentionné notre passage à Nice. Il était censé nous donner un coup de téléphone, mais il ne nous a pas encore donné signe de vie. Il habite dans les environs de Nice, après avoir refait sa vie familiale, à la suite du terrible incendie qui a ravagé la région et sa famille. Il habite tout à côté de Mme Picasso, ce qui va faciliter l'exposition d'un certain nombre de toiles du grand peintre, au Musée des Beaux-Arts de Montréal.



On opère maintenant les myopes, paraît-il, en leur donnant un oeil fonctionnant tout à fait normalement ; ce qui est vraiment extraordinaire. Plus jeune, j'aurais pu être débarrassé de cette malconformation de la cornée, qui me forçait à avoir deux paires de lunettes : une pour lire et l'autre pour voir de loin. Ma mère était presbyte, ce qui avait parfois des inconvénients pour nous, car à Vaudreuil, elle nous suivait de loin dans nos ébats et nos jeux. « Vous vous êtes levés en face de l'île White ou vous n'avez pas suivi tout à fait le chenal, nous disait-elle ; faites attention : vous savez que cette baie de Vaudreuil est parsemée de récifs ». Grâce à cette surveillance faite de

loin, mais pas du tout dans la manière de ce personnage qu'Hervé Bazin appelle, dans un de ses livres, *Folcoche*, grand Dieu non ! Personne n'était plus gentille et douce que cette mère qui avait pour nous des trésors de dévouement et d'amour.

Il est trop tard pour que je fasse corriger mes yeux ; tant pis, je continuerai à me servir de ces lunettes qui m'ont été si précieuses jusqu'ici.

10 février

Notre amie, Gabrielle Éthier, vient de mourir. Fille d'un industriel bien connu de Montréal, elle avait épousé M^e Benjamin Éthier. Si je rappelle son souvenir ici, c'est que, sans bruit, sans en parler, elle avait accumulé, petit à petit, une belle collection de peintures, et surtout un fonds de livres d'art, de reliures de Kieffer ou d'autres grands noms de l'époque. Il y a un an ou deux, elle avait donné une partie de ses livres au Musée des Beaux-Arts où ils ont été exposés en même temps que ceux d'autres amateurs, dont le musée venait d'hériter.

325

J'ai l'intention de donner au musée quelques oeuvres de mon frère Marcel avec un exemplaire de ce livre que le père Couturier lui a consacré, quelques années avant sa mort, à une époque où le dominicain était venu se réfugier au couvent de Notre-Dame-de-Grâce, vers 1940, je crois.



Le père Couturier a exercé une influence assez grande pendant la guerre, au Canada français. Jean-Marie Gauvreau l'avait intéressé, oh ! bien indirectement, à l'enseignement de la peinture donné aux jeunes à l'École du Meuble ; il y resta tant que Québec n'intervint pas, sous l'influence de l'École des Beaux-Arts de Montréal, dans cette querelle qui opposait Jean-Marie Gauvreau, mon frère Marcel et surtout Alfred Pellan à Charles Maillard.

Je me rappelle qu'un samedi matin, à l'École du Meuble, où les parents avaient été invités à examiner les derniers travaux de leurs enfants, le père Couturier nous les avait présentés en nous disant ceci : « Dans ces oeuvres de vos enfants, croyez-moi, il y a plus de fraîcheur d'esprit, plus de vie que dans bien des toiles que vous accrochez dans vos salons. Ce n'est pas à vous de critiquer ce qui se fait

ici, mais à leurs maîtres. Croyez-moi, car je vous parle de ce que j'ai vu et de ce que je vois ». Or, le père Couturier était l'ami de Rouault et de certains peintres qui, à ce moment-là ou tout au moins avant et après la guerre de 1939-45, formaient l'École de Paris. C'est lui, je pense, qui a contribué à faire travailler ensemble ces architectes, ces peintres et ces sculpteurs à qui on doit cette église très moderne qui, en France, étonne et plaît à la jeune génération des architectes et des peintres contemporains.

326

Dans une conférence sur les compagnies d'assurances, le président d'un puissant groupe européen a dit, affirme-t-on, que 90% de la fortune des assureurs est formée de dettes. Cela est vrai et inexact à la fois. Il est juste de dire que face à leur actif, les sociétés d'assurances ont leurs engagements au passif ; ceux-ci prennent la forme de réserves ou de provisions diverses, donc les dettes de la société. En l'espèce, il s'agit de la valeur actuelle des engagements envers les assurés. Théoriquement, l'assureur n'est que l'administrateur délégué de ses assurés : les actionnaires n'intervenant que pour l'excédent. À tel point que si, à un moment donné, le contrôleur des assurances suspend le permis d'assurer, il confie, par la même occasion, à un tiers le soin de liquider l'entreprise. Une fois le solde établi, celui-ci revient aux actionnaires. La même marche est suivie pour le compte des assurés mutualistes, s'il s'agit d'une entreprise à caractère mutuel.

S'il est vrai que l'actif d'une entreprise est surtout formé de dettes, pour comprendre vraiment la question il faut admettre tout de suite que, dans l'opération, l'assureur agit comme un fiduciaire.

Il faut comprendre également, pour serrer la situation de près, que s'il s'agit d'assurance mutuelle, tout l'actif appartient aux assurés qui sont à la fois assurés et propriétaires de l'entreprise. À tel point que la direction et l'administration de l'entreprise sont le fait des assureurs mutualistes. Par la suite, si des réserves et des provisions techniques sont faites, le solde devient en partie la capitalisation de l'entreprise.

C'est pour exposer ces distinctions que le conférencier a titré son étude ainsi : *Des dettes pour toute fortune* ; ce qui, encore une fois, est à la fois vrai et partiellement faux.

12 février

Notre pouvoir d'achat est réduit, titre *Le Figaro*. La raison ? Hausse des prix en février du café, du *fioul*, de l'essence, de l'électricité. On aura compris que *fioul*, c'est le *fuel oil* que nous, bonnes gens d'Amérique, appelons l'huile de chauffage ou le mazout, quand il s'agit d'un produit d'une plus grande densité. Devrions-nous également dire *fioul* parce qu'à Paris, on a procédé à la francisation ? Je ne le crois pas.



À plusieurs reprises, j'ai noté ici comme la Bourse est parfois incompréhensible dans sa marche et ses écarts. Ainsi, aujourd'hui, dans le journal, on note que les *Canadian Pacific Enterprises* ont quadruplé leur profit en 1984, par rapport à 1983. Or, si la cote est en hausse, elle ne l'est que faiblement. Autre cas, Alcan vend une de ses sociétés à un bon prix, comme le fait Cominco de son côté. Or, dans le premier cas, la cote est en baisse et dans le second, la hausse n'est qu'un faible pourcentage. Tout cela, me dira-t-on, a déjà été escompté, prévu. Très bien, mais comme il est difficile de prévoir ces mouvements dans un sens comme dans l'autre. On cherche, en ce moment, à orienter l'épargne au Canada vers les actions. On a raison sans doute de vouloir que l'épargnant pense à autre chose qu'aux titres à revenu fixe. Mais gare à la spéculation, à laquelle sont souvent entraînées les petites gens à moyens bien limités. Il ne faudrait pas qu'on les oriente vers le jeu pur et simple, comme ils le sont trop souvent par la roulette ou le gobe-sous.

Je suis de la vieille école. Peut-être, mais je me rappelle ce qu'a été la crise de 1929 et les misères qu'elle a entraînées. Ce qui ne veut pas dire qu'on doive agir autrement. Il faudrait faire comprendre aux gens ce qu'est le capital de risque et les dangers qu'il présente, en regard d'avantages immédiats, mais souvent aléatoires.



« Voilà l'homme du jour », ai-je dit au facteur qui apportait le courrier aux gens réunis dans le hall d'entrée, comme autrefois – l'été ou l'hiver, on se réunissait à l'entrée du bureau de postes, à la campagne. Non, me répondit spontanément le facteur : « Dites plu-

tôt : l'homme de lettres ». J'ai trouvé le mot amusant, venant d'un homme qui n'écrit pas, mais distribue les écrits des autres.



328

À l'invitation de Mme McCumber, nous sommes allés visiter le nouvel ensemble municipal de Nice, que l'on appelle *L'Acropolis*, avec de grandes salles dénommées Agora, Apollon, Hermès, etc. pour rappeler les origines grecques de Nice ; ce qui n'est pas tout à fait exact, je crois, les Phocéens étant au point de départ de la ville. Disons plutôt l'influence de la civilisation grecque à laquelle a succédé celle de Rome, établie à Cimiez, où l'on retrace la voie romaine et l'Arc d'Auguste, dont on a arrêté à temps la décrépitude. C'est là-haut que passait la route menant à Marseille.

L'Acropolis est un immeuble assez étonnant par son ampleur, sa décoration, ses salles dont on peut réduire à volonté la dimension, suivant les besoins. J'irai sans doute y entendre un concert, dès que la série commencera. Bientôt, on partagera les spectacles entre l'*Opéra* – grand théâtre comme on le concevait à l'époque de l'architecte Garnier, avec des loges qui escaladent les murs, avec aussi des fauteuils très inconfortables. La salle Apollon est différente, froide, immense, avec une décoration multicolore et une acoustique mise au point par les maîtres reconnus de l'heure. Je ne sais pas ce que donneront, dans cette atmosphère, les grands opéras où tout est artificiel, tandis que, dans cette grande salle de 2,400 sièges, tout est mathématique, précis comme un problème de géométrie. Je vois mal, sur le plateau, tel acteur ou actrice se préparant à chanter à pleine voix sa peine, ses remords, ses amours ou sa mort menaçante.



Georges-Émile Lapalme vient de mourir à l'âge de soixante-dix-huit ans. Avec lui, disparaît un de ceux qui ont préparé et contribué à réaliser ce qu'on a appelé la *révolution tranquille* dans le Québec, à partir de 1960. Si on a parlé de M. Jean Lesage avec raison, comme d'un grand bonhomme de la politique canadienne, on n'a peut-être pas assez rappelé que M. Lapalme et M. Jean-Marie Nadeau ont conduit la bataille préparatoire au sein du parti libéral d'abord, puis auprès de la population, à des moments difficiles. Si M. Gérard Pelletier n'en parle guère dans *Les années d'impatience*, c'est peut-être ce qu'on peut lui reprocher. Intéressant au point de vue

d'une époque et d'une équipe, le livre ne fait peut-être pas suffisamment valoir l'effort personnel des deux hommes les plus mêlés à la bataille contre M. Duplessis. Les uns écrivaient et les autres faisaient valoir des idées auxquelles, dans leur propre parti (avant M. Lesage), on accordait bien peu d'importance.

Voici l'hommage que M. Claude Ryan a tenu à rendre à M. Georges-Émile Lapalme : « Cet homme sincère, intelligent et cultivé qui, tout au long de sa vie, a contribué à une meilleure qualité de la vie démocratique, de la culture et des institutions » (1).

16 février

329

Sous le titre assez stupide de *Les baleines du Québec parleront-elles français ?*, M. Jean Laurin parle du milieu privilégié que constitue l'estuaire de la Saguenay pour l'étude des cétacés (baleines, dauphins, marsouins). Cela me rappelle le voyage que fit *** au début de l'automne de 1984. À bord d'un bateau spécialement affrété par le gestionnaire de l'hôtel de la Malbaie, il avait assisté à un extraordinaire ballet, à l'entrée de la Saguenay. Moteur arrêté, le navire n'obéissait plus qu'au courant très fort de l'estuaire, entouré de baleines, de marsouins et de dauphins mis en confiance par l'immobilité du navire. Je croyais qu'on exagérait un peu l'importance du milieu ; mais pas du tout, si l'on en croit ce spécialiste de la biologie maritime qu'est M. Jean Laurin. Dans son article, celui-ci apporte un témoignage valable. Il parle, en effet, « d'un site privilégié et probablement unique au monde », pour faire l'observation des cétacés et pour effectuer des recherches fondamentales sur ces poissons de grande taille.

Combien de choses nous ignorons à propos des ressources d'une nature (la nôtre) dure, âpre, mais bien favorisée, à certains points de vue !



Le commandant Cousteau y a dirigé une expédition dont il a fait un film. Ce n'est peut-être pas le plus intéressant de ceux qu'on lui doit. Si le film est exact, il n'a pas la qualité de celui que l'on nous a montré récemment à la télévision sur les sources du Nil, ce grand lac Victoria qu'Anglais et Français ont découvert au siècle dernier et qui, à Fachoda, a failli entraîner une guerre entre la France et l'An-

(1) *La Presse* du 7 février 1985.

gleterre. À l'époque, la découverte du Nil était une expédition lointaine, dangereuse qui exigeait des explorateurs une grande énergie, une grande ténacité des deux côtés (Anglais et Français) dont les troupes étaient dirigées par Kitchener et Marchand respectivement.

Et dire qu'aujourd'hui, l'avion et ces embarcations, soufflées à bloc, permettent de parcourir sans danger et avec d'extraordinaires moyens d'action ces terres lointaines.



330 Comme l'écrit Alain Madelin, le mot *droit* s'emploie avec les prépositions *à* ou *de*, selon le sens que l'on veut donner à la phrase. Ainsi, on écrira : « On a le droit à certains bénéfices sociaux, le droit à la vie, le droit à la santé » ; par contre, on dira « le droit de s'insurger, de protester, de vivre comme on l'entend ».

Comme quoi la langue française est extrêmement riche, mais pour l'utiliser, il faut en connaître et en observer les règles.



Le nom de Madelin me rappelle celui d'un historien très connu, durant la première partie du vingtième siècle : Louis Madelin, oncle de Mme Philippe LeBlanc, laquelle était la belle-fille du colonel LeBlanc, l'un de nos premiers associés, à l'époque où nos affaires de réassurance commençaient de prendre de l'importance.

Louis Madelin était de l'Institut ; il était aussi la bête noire du professeur Guillemin, qui détestait Napoléon I^{er} et ne voulait pas accepter ce qu'en disait Louis Madelin dans son *Histoire de l'Empire*.

Même si j'ai aimé le professeur Guillemin, je trouvais souvent excessives ses critiques de l'Empereur et d'un de ces historiens les plus en vue. J'étais d'accord avec ce dernier pour admettre que l'époque napoléonienne, si elle avait apporté beaucoup de gloire à la France, lui avait coûté extrêmement cher.



J'ignorais que John Galbraith fût ambassadeur des États-Unis à Paris. L'avait-on nommé là à cause de ses tendances libérales, face à un gouvernement socialiste ? Je ne sais pas, mais j'apprends qu'il

quitte son poste après quelques déclarations sur un des ministres représentant le parti communiste.

En annonçant son départ, M. Galbraith a précisé qu'il reviendra dans un pays qu'il aime et dont, intellectuel lui-même, il apprécie la culture et le charme.



Énarque, femme cultivée, Mme *** s'est livrée au commerce clandestin de monnaies faisant partie de la collection de l'État. Une pièce rare l'a trahie, un écu à l'effigie d'un roi de France.

331



On nous a dit, il y a quelques années, que la hausse du pétrole menaçait l'économie de l'Europe, du Japon et des pays du Tiers-Monde qui n'avaient pas de ressources particulières en hydrocarbure. Les prix ont baissé depuis. On dit maintenant qu'il faut les maintenir élevés, pour permettre l'exploitation des puits les moins riches ou les plus coûteux à administrer, comme ceux qui sont en mer – celle de Beauport, en particulier – les sables bitumineux, etc. Ce serait un peu risible, s'il n'y avait du vrai dans les deux cas.



L'exemple des mines d'or est également à noter. Jusqu'à il y a quelques années, le prix était de \$35 l'once. Depuis, il est monté à \$800, puis il a fléchi à \$500 et, enfin, à \$350 environ. Au Canada, la conséquence est grave, car certaines mines ont un minerai dont la teneur en métaux précieux est faible. À tel point que beaucoup d'entre elles devront fermer leurs portes à nouveau, si le métal tombe au-dessous d'un certain niveau. Même les très grandes entreprises, comme Noranda et International Nickel, ont subi la conséquence de ces chutes de prix.



En France, l'impôt sur les grandes fortunes aurait rapporté quatre milliards de francs. Chose curieuse, environ 10% des contribuables détiennent un tiers des grandes fortunes – lesquelles sont principalement en valeurs mobilières. On dit que 40% sont centralisées à Paris, à Lyon et sur la côte d'Azur.

Enfin, les contribuables ayant moins de cinq millions de francs ont 50% de leur fortune en biens immobiliers. La pierre et l'or semblent avoir cédé la place aux valeurs mobilières, cependant, même s'il y a beaucoup d'exceptions. Ainsi, une de nos amies devait rentrer récemment en toute hâte chez elle parce que l'acheteur de sa maison voulait prendre livraison de la propriété le plus tôt possible. Elle devait déménager les briques d'or qu'elle avait au grenier. Les crises, les guerres et l'impôt donnent lieu à de bien étonnantes cachotteries.

332

Dans un programme de télévision, je lis *Canal Plus*. Voilà un autre exemple du fait que le français ne se prête pas à certains à-peu-près anglais ou américains. Voilà également un autre exemple de faux amis qu'on doit éviter, car ce qu'ils disent, ce n'est pas ce qu'ils veulent dire. Ce *Canal Plus* serait ridicule, s'il n'était lamentable.

Je fais jouer ce matin un de ces admirables chants d'église de Vivaldi, que ma belle-fille Monique m'a donnés l'année dernière. Je le retrouve avec un très grand plaisir, tant il est d'une facture admirable. Monique a un goût très fin et elle sait le plaisir que je tire de cette musique italienne du dix-huitième siècle.

Il faut se méfier des réputations faites à certains rois. Par exemple, Louis XV dont certains n'ont retenu que la vie scandaleuse qu'il menait. Bien peu ont signalé le fait qu'il a été un grand administrateur pour la France. C'est le souvenir que nous en laisse Pierre Gaxotte dans ses livres sur Louis XV. Quant à Louis XVI, il y a un détail aussi intéressant qu'inattendu : Louis XVI, roi marin. C'est un aspect de l'homme que l'on ignorait. Comme l'histoire et les historiens peuvent être inexacts ! La plupart nous ont laissé de lui le souvenir d'un brave homme, dont la serrurerie était l'intérêt principal dans la vie. Pourquoi nous a-t-on caché si longtemps cet aspect du roi qui s'efforçait de reconstituer cette marine que son grand-père avait laissé aller petit à petit ? Il était faible, irrésolu, mais pourquoi ne l'a-t-on pas montré sous un autre jour ; ce qu'il méritait ?

L'autre jour, Mme *** m'a dit, à un coquetel : « Je vous remercie de l'envoi des *Pages de Journal*. À les lire, on croirait vous entendre. Dernièrement encore, j'en faisais l'expérience ». En toute simplicité, dois-je dire que j'ai été heureux de ce témoignage qui m'était rendu. Rien n'est plus agréable, en effet, à un auteur que d'apprendre qu'une femme jolie et intelligente a aimé un de ses textes.



Après la mort d'André Gide, Roger Nimier aurait envoyé un télégramme rédigé ainsi à François Mauriac : « Enfer n'existe pas. Tu peux te dissiper. Préviens Claudel. Signé : André Gide ». La plaisanterie était macabre (2).

333



Comme il est agréable parfois de lire un livre sans se dire qu'il faut le résumer pour la Revue. Je termine *Gaston Gallimard – un demi-siècle d'édition française*. J'y ai retrouvé le souvenir d'un bon nombre d'auteurs qui m'ont plu, sans que j'aie à me demander qui en était l'éditeur. J'y ai trouvé aussi un certain nombre de petits ennuis que j'ai eus avec Fides, au moment de publier mes livres. Je me rappelle ce jour où, magnifiquement, j'avais écrit au père Morin : « Père, je signe ce contrat non comme le ferait un homme d'affaires qui aurait l'impression de se *faire avoir*, mais comme un auteur qui veut relire le livre qu'il a écrit, en y mettant tout son plaisir et sa joie ».



Le Figaro continue de m'agacer, à cause de ses partis-pris. Si je suis contre la gauche généralement, je n'aime pas assister à un déniement systématique.



En fermant le livre sur Gaston Gallimard, je note comme a été bien limitée la vente de la première édition de certains livres : 700, 800 exemplaires, guère plus. Or, il s'agissait souvent d'auteurs qui, par la suite, ont eu un public nombreux et fidèle. Faisaient exception, cependant, certains auteurs comme Céline ou ceux qui, par la suite,

(2) On trouve l'anecdote dans le livre que Pierre Assoutine a écrit sur Gaston Gallimard (page 443).

remportaient un prix prestigieux comme le Goncourt. L'auteur note que même Proust a eu un départ bien modeste.

Dans ce livre, on ne cache ni les erreurs, ni les fautes, ni la conduite de Gaston Gallimard, durant la guerre, mais on souligne le flair, l'intelligence et la ténacité qui lui permettaient de tenir le coup, même dans les moments les plus difficiles.



334 Il est curieux de mettre en regard des opinions exprimées par les grands socialistes de l'heure, les propos que Mme Marie-France Gaudin vient de tenir dans le dernier numéro du *Figaro Magazine* : « Il n'y a pas de réalité politique du socialisme. La réalité politique du socialisme, c'est le communisme. Je veux dire par là que lorsque le socialisme veut être non pas seulement une philosophie ou une éthique, mais un système de gouvernement, il devient forcément étatique, bureaucratique et totalitaire. »



Je ne sais pas où en sont *** et ** avec leur livre sur Hector Fabre. Au début, ils avaient l'intention de le faire paraître en 1982, pour rappeler le centenaire de l'ouverture de l'agence du Canada à Paris. Et puis, le premier a été pris par sa vice-présidence du parti québécois, qui ne lui permettait pas, sans doute, de mettre au point ses études sur la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième. Puis, les années ont passé. Reprendra-t-il ses recherches, maintenant qu'il a renoncé à la vice-présidence ? Je le souhaiterais, car Hector Fabre mérite sans doute plus que la tranche du livre que je lui ai consacrée, dans *La Chronique des Fabre*. Je crois avoir suffisamment décrit mon personnage pour qu'on le comprenne, mais peut-être l'équipe *** et ** donnera-t-elle un livre complet et différent du mien, avec une documentation plus étendue et des faits que je n'ai pas connus. Je le souhaite en toute sincérité, car je m'intéresse à mes personnages au point de souhaiter qu'on les présente mieux que j'aie pu le faire moi-même.